

Continuer avec Ghérasim Luca

Philippe Païni et Serge Martin

Philippe Païni : Serge Martin et Ghérasim Luca, c'est une relation qui dure¹. J'en marque quelques jalons, parmi les plus évidents. Dans ta thèse, d'abord, *Langage et relation : anthropologie du sujet amoureux et poésie contemporaine*, que tu as écrite sous la direction de Daniel Delas et soutenue en 2002 à l'Université de Cergy-Pontoise, c'est un des noms qui revient le plus souvent. On le retrouvera par ailleurs dans un des livres issus de ce long travail de thèse : *Langage et relation : poétique de l'amour*, chez L'Harmattan en 2005. Et puis suivra l'organisation d'un colloque, à Cergy-Pontoise encore : *Ghérasim Luca à gorge dénouée*, dont les actes ont fait l'objet d'une publication, chez Tarabuste, déjà, en supplément de la revue *Triages*, en 2005, sous le titre *Avec Ghérasim Luca passionnément*. Plus récemment, tu as dirigé le dossier de la revue *Europe* de Mai 2016 qui lui est consacré. A ceci s'ajoutent de nombreux articles, des communications et puis des citations, des allusions, des échos dans tes poèmes.

Je parlais tout à l'heure de ta thèse. Alors je pense aussi au jour de sa soutenance qui s'est finie, et c'est à la fois une façon singulière de ponctuer un travail universitaire et une anecdote extrêmement significative, par une lecture « performée », incandescente, de « Passionnément ». J'y entends ceci : Ghérasim Luca est une des voix qui, chez toi, lie le plus entre eux, rend manifeste l'inséparabilité du théoricien et du poète. Quel rôle, alors, cette voix a-t-elle joué, et joue encore, dans l'invention de ta propre singularité ? Pourquoi Luca ? Et comment ? D'où vient cette rencontre avec cette œuvre, et d'où vient qu'elle participe autant au continu de ton travail dans toutes ses dimensions ?

Serge Martin : Merci Philippe pour cet essai généreux de balisage d'un parcours avec Luca, parcours souvent et tellement partagé ensemble. Il est vrai que ce livre m'a permis de voir combien l'œuvre de Luca me travaille depuis longtemps, un peu comme un passage ininterrompu de voix, une basse continue sans qu'on sache vraiment qu'elle tire tout ce qui nous fait, et qui porte aussi bien l'écriture que la pensée et évidemment la vie qui va, alors transformée. Je n'ai pas rencontré Luca de son vivant alors même que j'aurais pu en avoir l'occasion plusieurs fois – Claire et moi, nous habitions cependant à Cergy, et Paris n'était pas accessible aussi facilement que cela, mais Micheline Catti m'a dit que nous nous étions croisés sans le savoir au théâtre de Cergy et certainement à d'autres occasions ! La rencontre avec l'œuvre de Luca a d'abord été radiophonique : c'est en l'écoutant sur France Culture qu'immédiatement je me suis mis à le lire dans une édition du Soleil noir et qu'il s'est mis à compter dans ma recherche. Car oui, c'est certainement une œuvre qui permet de tenir ensemble les lignes de vie d'une main ferme et solidaire : il vient très tôt relancer mes réflexions pédagogiques, d'abord comme enseignant puis comme formateur – j'inviterai Heidsieck à l'IUFM de Cergy en 1995 en ayant aperçu que Luca avait participé à un récital avec lui ; il vient aussi nourrir mes réflexions anthropologiques. Oui ! « Passionnément » est un moment fort de ma thèse dans son avancée théorique et dans sa visée critique, puisque cette œuvre m'a permis de saisir la force relationnelle du poème par sa dynamique quasiment chorégraphique (outre les « poux chorégraphiques », j'ai montré le lien fort avec Baudelaire par l'intermédiaire de l'occurrence du « phénakistiscope ») et surtout politique où la geste vocale invente le poème-relation. Enfin, pris que j'étais auparavant dans la rhétorique pongienne, surtout celle de ses émules mais aussi celle de ce maître assez autoritaire, Luca m'a libéré de toute rhétorique pour que mon écriture soit portée par les ritournelles d'un *je-tu*

¹ Reprise d'un échange qui n'a pas été enregistré le 8 juin 2018 à l'Institut du monde anglophone (5, rue de l'école de médecine, Paris 5^e) de 15 à 17heures, à l'occasion de la parution du livre de Serge Martin, *Ghérasim Luca, une voix inflammable* chez Tarabuste).

défaisant toute assise, en écoutant ses infinis possibles au bord d'un vertige que j'ai plus récemment appelé un vacillement avec *Tu pars, je vacille* (Tarabuste, 2015). Il m'est arrivé d'écrire non un pastiche mais une reprise liée à une circonstance de « Passionnément », ce poème que j'ai lu lors de ma soutenance de thèse et que depuis lors j'aime dire – c'était lors du colloque dont j'ai pris l'initiative autour de Henri Meschonnic à Cerisy-la Salle et dans le livre *Ma Retenue* qui est très lié par les circonstances à ce colloque, à ce moment intense, alors que je finissais de mettre au point *Langage et relation*, un poème s'est écrit qui commence et finit ainsi : « penser passer / (...) / l'ange de la passion / passionnément langage et relation / sans ailes ». Cette reprise signe effectivement un grand merci à Luca qui m'a donné une confiance presque aveugle – mais l'aveuglement ici est une augmentation de l'écoute – dans les possibles du poème où l'inconnu augmente d'une pluralité vocale qu'on ne peut savoir autrement qu'à travailler son *je-tu* au risque de rompre bien des fois avec le culturel, le milieu poétique, la société des assis... J'ai appris avec Luca qu'on ne se calcule pas poète, que ce sont les poèmes imprévisibles qui nous font poète de notre vie – en lecture comme en écriture.

Alors, oui ! Luca est inimitable et d'aucuns ont voulu réduire sa force poétique-politique-éthique à quelques procédés dont le plus courant et le plus vulgarisé est celui du bégaiement – je pense aux journalistes mais aussi à certains « poètes » qui suivent les courants, sans compter l'université qui est à la peine avec le contemporain, comme on dit ! Dans une doxa très post-Artaud, où s'assimilent pathologie et écart stylistique, on mêle la conceptualisation métaphorique de Deleuze et les vieilles lunes acritiques. C'est à ce bain de surdité que j'ai voulu réagir en organisant en 2003 la première journée d'études universitaires en France dont tu étais et qui a eu un beau succès, alors que je n'avais aucun pouvoir « scientifique » dans l'Université, aussitôt publiée par les éditions Tarabuste et très rapidement épuisée. Étrange journée qui a commencé par une alerte incendie entraînant un retard et un déplacement ! « La voix inflammable » était bel et bien en activité ! Avec toi, Philippe, et Laurent Mourey, je pense que nous avons lancé une autre critique avec l'œuvre de Luca : critique antimétaphysique, baudelairienne et benjaminienne s'essayant à déjouer les pièges culturels et idéologiques nombreux qui ont tenté d'assigner Luca, depuis sa mort, à des places ou à des idées et procédés voire grégariques bien coutumiers du milieu. L'essai considérable de Carlat, s'il ouvre de nombreuses pistes et parce qu'il est plutôt bien informé, n'en reste pas moins très confus et peu convaincant dans sa tentative de maîtrise alors que Luca est justement impossible à maîtriser – ceci dit, l'intempestivité du titre avec sa référence (déférence ?) nietzschéenne était de bonne augure pour lancer à nouveaux frais des reprises de voix avec Luca : une telle œuvre, comme tous les poèmes qui vous changent la vie, est un levier de reprise de vie, de pensée, de théorie pratique mais jamais une doctrine, une stase conceptuelle où s'additionneraient des contenus et des formes dûment répertoriées – cela va, en ce qui concerne Luca, de son intégration dans une quelconque patrie littéraire (francophonie de l'est, franco-roumain, roumain de Paris, écrivains juifs...) à son affiliation à un des mouvements littéraires qui préoccupent les chefaillons des « avant-gardes » (surréalisme roumain, poésie sonore, poésie performance...) en passant par toutes les tentatives de tenir son écriture dans un procédé ou un style (bégaiement bien sûr, mais aussi pathologie suicidaire ou encore intraduisibilité).

P.P. : Luca est irrécupérable. Inassignable. Il est là, présent, dans un rapport avec toutes les avant-gardes du XX^e siècle. Dans un rapport historique d'abord avec Dada. Puis indéniablement présent dans le Surréalisme, et puis la poésie sonore, la performance... Mais de manière à chaque fois si singulière qu'on ne peut, quelles que soient les tentatives pour y parvenir, jamais le réduire à un courant ou une école. Et puis son influence est revendiquée,

aussi, bien au-delà des cercles avant-gardistes. Toute son œuvre tend vers le non-œdipien, pour échapper à « l'homme axiomatique », vers « l'auto-détermination » comme réinvention constante de soi-même, si bien que le renvoyer de façon univoque à quelque groupe que ce soit ou même le situer dans une généalogie stricte entrerait en conflit avec toute l'œuvre, et avec chaque plus petite unité de l'œuvre. Tout comme lui coller une descendance figée. Quand on voit partout que c'est une œuvre pleine d'avenir, c'est plus, il me semble, un présent qui continue en son historicité propre qu'une affaire d'héritage à se partager. Et ce aussi bien dans et par les poèmes que dans et par son travail de plasticien : dessins au point ou cubomanies. Il m'apparaît comme un solitaire très entouré. Peux-tu revenir sur ce qui rend Luca si attirant pour des lecteurs et des artistes si différents les uns des autres et sur ce qui, pourtant, continue à manifester si violemment l'irréductibilité de son travail à ses effets, aussi multiples soient-ils ? Comment s'articulent, selon toi, le poème, le politique, l'anthropologique chez Luca, notamment dans son rapport à la langue (et je parle moins d'un système linguistique donné que d'une représentation culturelle prégnante) ?

S.M. : La présence de Luca aussi se manifeste dans un lien fort, à travers le XX^e siècle, et vers nous, en avant, avec ceux qu'on a voulu souvent résumer au « bégaiement » (mais le terme est ambigu). Oui, une perspective se dessine, au moins dans les rapports avec Ossip Mandelstam et Paul Celan. Mais le « bégaiement » désigne une pathologie du siècle, ce contre quoi les prises de langage de ces trois-là (et d'autres sans doute : ne pas oublier Tsvetaïeva) loin d'en être les illustrations, sont bien plutôt autant de tentatives pour s'en dépêtrer. Luca (comme Mandelstam, comme Celan) est, artistiquement, je le disais tout à l'heure, une singularité irréductible, non parce qu'unique (cela va de soi pour toute expérience !) mais parce que spécifique et donc portant des historicités puissantes, des avènements à n'en pas finir ou plus d'avènements que de passés. Le lien que je vois entre ces expériences singulières est que leurs pratiques d'artistes sont inséparables de vies qui portent, et de manière tout aussi rigoureusement irréductible, une anthropologie induite par l'exigence d'une liberté à conquérir toujours contre la plasticité des signes d'époque, tout ce par quoi l'époque fait passer son bégaiement pour la marche de l'histoire. Ce sont trois apatrides. L'histoire en a fait des apatrides, précisément au siècle des patries où les nations impérialistes se sont vues en proie aux logiques de domination jusqu'au-boutiste allant même jusqu'aux destructions massives et raciales de populations (programme nazi d'extermination des Juifs d'Europe) mais aussi jusqu'aux pratiques de la terreur généralisée pour étouffer tous mouvements populaires et/ou sociaux (bombes atomiques américaines sur le Japon en 1945, goulag stalinien et camps de rééducation meurtrière en Chine maoïste, massacres en Algérie par l'armée française de villages entiers dans des grottes enfumées ; et, plus près de nous, destruction de villes entières en Syrie par un régime à bout de souffle ou, encore, enfermement ségrégatif dans leur pays ou leurs quartiers, avec le corollaire d'un terrorisme annihilant toutes les solidarités, dans le chômage et l'extrême pauvreté de millions de jeunes ou personnes déclassées).

Chez chacun de ces poètes, le poème me semble opérer un renversement, qui est un acte politique fort : une rupture avec le patrimonialisme (paradigme culturel du patriotisme) ; pas une rupture avec le passé, mais avec ce qu'on en fait dès lors qu'il devient définitoire d'une identité entièrement structurée par l'appartenance communautaire et fait disparaître les points de voix qu'il nous faut encore entendre voire intensifier pour que leurs utopies deviennent et s'activent au présent. Mandelstam-Celan-Luca : avec eux le poème est une force pour échapper, dans et par le langage, à une individualisation-collectivisation programmée par l'histoire, en relançant des fraternités et des solidarités dès que ça parle, ça me parle parce que ça te parle. C'est en cela aussi qu'ils ont encore tout à nous dire, et d'abord qu'il n'y aura pas de liberté sans travailler chacun à une subjectivation radicale, de

manière à engager les « interlocuteurs » (le mot désigne les « lecteurs » chez Mandelstam) dans des subjectivations inouïes, des relations inattendues, des reprises de voix. On comprend alors pourquoi Luca est un fédérateur, ou un test puissant, de ce que fait un poème à la société et au langage, l'une par l'autre. Dada est un cri contre la guerre impérialiste pour que sombre le scientisme et toutes les rhétoriques de l'adaptation aux contextes, le surréalisme une révolte contre l'académisme et la politique des images à l'ère du cinéma et de la publicité, sachant toutefois combien, sous ces étiquettes généralisantes, il faut observer au plus près chaque discours, expériences, moments pour évaluer leurs forces et faiblesses, et combien de suiveurs et empêcheurs se sont mis à instrumentaliser ces cris et révoltes, à ignorer trop souvent les voix les plus intempestives, car une voix c'est toujours un contre-temps. Et Luca est à la fois une reprise de ces cris et révoltes et de ce qui fait contre-temps dans les manières de voir, de penser, de vivre... On comprend vite combien les effets de son succès tardif viennent plus de tentatives de prise sur une expérience intempestive pour la classer, la réduire aux procédés du culturel : heureusement, même ces tentatives ne peuvent empêcher que la vie l'emporte et son acculturation laisse échapper des contre-temps magnifiques. Les cubomanies quasiment ignorées par « l'art contemporain » comme les ontophonies confondues avec « la poésie sonore », font et feront encore plus retour critique sur toute l'époque, sur le néo-académisme de « la poésie française » comme de « l'art contemporain » dans toutes leurs moutures. On est donc bien loin d'en avoir fini avec Luca même si on le joue, le récite et le commente plus que de son vivant : le corpus de l'œuvre est d'ailleurs souvent réduit à une peau de chagrin et instrumentalisé pour qu'on n'aperçoive pas ou peu le continu du poème-Luca, son « s'asseoir sans chaise » qui ouvre effectivement à une anthropologie historique du langage qui est profondément l'enjeu de sa critique politique non-oedipienne et anti-philosophique, hors de tout poétisme, par une oralité qui emporte toutes les grandes œuvres littéraires de langue française, et avec elles tous les discours, par la force d'un « je m'oralise » où l'éthique fait le poétique par une geste vocale qui pour moi renoue avec ce que Benjamin avait précisément suggéré dans son *Raconteur* de 1936 ! Il n'y a pas de frontières étanches entre les discours dits littéraires et autres : d'ailleurs ne faudrait-il pas considérer Luca comme un grand philosophe et de ce point de vue il détrône bon nombre d'assis de la philosophie ! Relisons *L'Inventeur de l'amour* suivi de *La Mort morte* (texte écrit pendant la seconde guerre mondiale alors que Luca vivait le pire, texte repris à la fin de sa vie pour sa publication en français en 1994 au moment de sa mort...) et nous laisserons vite tomber la moindre ligne écrite par les Ricœur et autre Marion !

P. P. : Tu parles beaucoup de Luca dans *Poétique de l'amour*. Il y a un érotisme-Luca, et tu y reviens longuement dans *Une voix inflammable*. C'est un thème. Certes, et il est omniprésent. Mais le thème est lui-même vite emporté par une pensée (elle est, je crois, le fruit de sa pratique du langage en poèmes), non pas seulement de l'érotisme mais d'une éroticité de tout le langage. Quand d'autres (au XX^e siècle, et ça dure encore, et ça continue même le XIX^e) butent sur la difficulté à dire la relation Eros/langage, ou bien entendent dans le langage comme un affadissement, un incontournable rappel à l'ordre (en présumant précisément d'un pouvoir coercitif de la langue), ou bien (cela va de pair) entendent le littéraire, le poétique comme un dévoilement de l'Eros par lequel, de signifiante, la parole n'est plus souvent que *significative* (un symptôme à analyser, une métaphore générale à interpréter), il me semble que Luca propose une voie originale pour repenser l'éroticité de la vie par une écoute du dire, de tout le langage comme « théâtre de bouche ». Au passage, il se débarrasse des catégories morales avec lesquelles (pour ou contre : culpabilité et provocation vont ensemble) on aborde souvent la relation Eros/langage. Et c'est toute la différence entre « je m'oralise » (c'est le titre du dernier livre paru dernièrement chez José Corti, il dit un « prendre corps » par le langage) et *je moralise* (qui assure jusque dans les « contre » une

place dominante aux représentations culturelles et du langage et des corps). Qu'en est-il de l'érotisme-Luca ?

Le sens de l'érotisme, on l'entend aussi dès l'expression qui a donné le titre de ton essai : en parlant d'une « voix inflammable », tu situes Luca aussi bien par rapport à une pensée déceptive (aporétique et roublarde, parce que, tout de même, on en a fait des pages et des pages) et de l'érotisme et de l'amour et, au-delà, de tout le langage tel qu'on a voulu les théoriser en termes, seulement, de négativité radicale, que par rapport à tout ce qu'on met sous le mot, aujourd'hui, mais ce n'est pas si récent que ça, de « performance ». Sa présence y a une place singulière. Les lectures qu'on connaît, grâce aux éditions José Corti et au travail de Raoul Sangla, montrent que plutôt que la dépense et le spectaculaire, l'oraculaire et le sacrificiel qu'on voit souvent dans la performance, quand elle est une course, essentiellement, et exclusivement, au performatif, destiné cependant à ne jamais se réaliser tout à fait, les lectures de Luca se présentent comme un don, appelant un contre-don. Sa voix appelle (comme un feu appelle l'air) la voix de qui écoute et s'énonce, dès que cette écoute est une lecture active, une ré-énonciation. Alors l'écoute n'est jamais silencieuse – non, mais « silanxieuse » à coup sûr : déjà une écriture, parce qu'elle interroge ce que l'on sait de ce qu'est le langage. Le dire-Luca se présente moins comme celui d'un maître de cérémonie (avec tout ce que le mot suppose de hiérarchies, et de hiératisme, et de jeu de voilement/dévoilement, qui mettent tout l'art du côté du culturel/cultuel, de l'assujettissement plutôt que de la subjectivation) que comme un départ de feu (je reprends l'image) d'où il peut ensuite se propager. Cette image, je l'entends, et tu me diras si c'est de ça qu'il s'agit, comme l'intuition forte par laquelle on peut commencer à penser la relation intersubjective, dans et par le langage, vers le trans-subjectif, au maximum devant cette œuvre, mais partout et toujours, à chaque fois ici et maintenant, dès que parler, dès qu'on peut dire : « je t'écris / tu me penses ».

S.M. : Philippe, tu as tout dit de ce que j'aimerais dire : je sais ta connaissance précise de Luca à ce sujet jusque dans ton écriture, tes poèmes comme tes essais que tout le monde ne connaît pas forcément mais qui font une politique de l'amour qui *déconfiture* (tu permets ce néologisme qui vise le culturel) et les politiciens (rhétoriciens) et les amoureux bien rangés dans les vies privées, vies publiques, dans les poèmes engagés et dans les poèmes érotiques, dans les rhétoriques du slogan communicationnel et dans celles de l'étalage confidentiel ou analysant – ces deux dernières catégories (*slogan* et *confidence*) font référence précisément à des œuvres de Luca qu'on retrouvera facilement – je les rappelle toutefois pour ceux qui découvrirait Luca : *Sept slogans ontophoniques* (1963) et *Levée d'écrou* (1954 publié en 2003 !) Mais l'enjeu n'est pas seulement la critique de l'œuvre de Luca car sa force critique comme tu le suggères fortement vise à la fois les conceptions de l'amour, de l'érotisme, des rapports humains qui inventent les corps quand d'autres les détruisent, les ignorent, les instrumentalisent, en montrant la force insoupçonnée jusque dans le politique et l'éthique. « Le Quart d'heure de culture métaphysique » est un brulot qui fait rire et pleurer, jouir et hurler après la seconde guerre mondiale, ne l'oublions pas : « Expirer en inspirant / Inspirer en expirant » disent avec une force inégalée les renversements qu'il opère et en poésie et en vie, l'un par et avec l'autre : et ce serait toute la force « silanxieuse » de son écriture où les silences comme les angoisses n'ont pas fini de nous tarabuster. Par quoi avec Luca, le poétique n'est jamais isolable et aucune thématization n'a de sens autrement qu'à défaire les thèmes, les catégories, particulièrement celles qui sont naturalisées socialement, religieusement, philosophiquement. On ne peut que se délecter à voir, par exemple dans « Autres secrets du vide et du plein », qu'avec si peu de mots, en une page, Luca défait je ne sais combien de traités sur le nihilisme et sur l'essence des phénomènes !

J'ai emprunté la « voix inflammable » au texte « Je t'aime » (p. 42-46) dans l'ensemble *Un Loup à travers une loupe* que Luca a publié en roumain juste après la guerre (Luca date l'ensemble du 24 octobre 1942) et qu'il a traduit tardivement comme « un exercice hallucinatoire au service de la révolution », où s'apercevrait donc très vivement le lien puissant de l'intime et du politique, du corps et du langage, de la passion et de la résolution, etc., dans et par une dialectique négative à l'œuvre au cœur des errances actives comme poèmes en actes : voir, entre autres, le poème tract *La Clef* ou le titre d'un de ses récitals qui retourne le slogan heideggérien-hölderlinien tant ressassé jusqu'à nos jours, *L'Habitant habité*, en 1971 avec des projections de Gilles Erhmann dans le cadre d'une exposition de Micheline Catti, et encore cette affiche avec un dessin de Jacques Hérold, *Déféré devant un tribunal d'exception*, collée dans la nuit du 1^{er} mai 1968 !

Oui ! tu as pointé exactement ce qui, avec Luca, nous dissocie de la *doxa* actuelle de la performance : le performatif qui participe des contrôles de l'action (d'une forme de propagande et au mieux de formes de communication) dans l'ignorance voire le refus de la relation langagière et de son aventure éthique et politique, quand c'est effectivement une force érotique qui n'agit pas par ses effets, où le calculé retrouverait le performatif, mais par sa viralité (« le virus de cette voix », p. 45) réénonciative. Un tel dynamisme érotique, dans et par le langage, n'est effectivement en rien de l'ordre du spectaculaire quand bien même il engage des débordements de tous genres et donc des rires, des pleurs et surtout des redire et des faire qui mettent un maximum de corps (au pluriel aussi) dans le langage et de langage (de formes de discours, de discours en forme) dans le(s) corps.

Il faudrait peut-être considérer l'œuvre de Luca à la fois comme un surréalisme continué pour ce qui concerne les forces recommençantes du poème, et comme un contre-surréalisme dans tout ce que ses acteurs patentés ont raté de l'inconnu du poème en s'adonnant à des mystifications culturelles ou à des soumissions politiques, ou encore à des adorations de l'image, de la métaphore, de l'émotion, des éléments, que sais-je, tout ce qui a détourné les révoltes logiques de leur utopie d'inconnu, de leurs ressouvenirs en avant. Il y a chez Luca une obstination tout au long de sa recherche poétique : il est « à cheval érotique / - Cabbale-Éros - / sur question et réponse » (*Paralipomènes*, p. 204). Il s'agirait d'un enseignement plein d'oralité qui s'effectue sous le manteau (pour paraphraser la notion de *cabbale*) ! Enseignement plutôt que *loi*, comme on dit souvent en ignorant l'hébreu massorétique, parce que l'enseignement est une relation, un inaccompli, quand la loi – ou la règle, le code, la grammaire... – est un non-rapport, un accompli. Ce que j'aime appeler, après Benjamin, un *racontage* qui est un passage d'expérience avec une gestuelle. Un tel enseignement, un tel poème-relation, un tel racontage tient sa force d'une érotique qui est portée à la fois par toute une prosodie de l'enchevêtrement, du renversement amoureux, des syllabes, et surtout d'un consonantisme sériel (en cela il est plus proche de Claudel que de Valéry) qui organise sémantiquement l'érotisation généralisée par le poème des reprises de parole comme reprise d'expérience, comme vie continuée. Je faisais référence, parlant de gestuelle, à un passage de Benjamin sur l'importance des anciennes chironomies ; par quoi il faudrait envisager la ponctuation des textes de Luca comme un équivalent chironomique réalisé avec un soin méticuleux à nul autre pareil où la ponctuation s'associe étroitement avec la typographie – je rêve d'une édition scrupuleuse des œuvres de Luca (les éditions actuelles en sont très éloignées) un peu à l'image de ce que Péguy rêvait pour sa *Jeanne d'Arc* (voir la tentative des éditions Vallongues en 1998) !

Ce continu amoureux réinvente l'amour hors de ses figures imposées et de toute rhétorique même surréaliste, pour désenclaver l'érotique des chambres murées de la poésie amoureuse dépolitisée : le plus petit feu amoureux avec Luca devient un embrasement de toute la plaine (je me permets d'emprunter à Mao mais l'allumette Luca est d'une autre teneur puisqu'elle fait du premier slogan venu un poème et non l'inverse : tous les « poèmes » de

Mao visent le slogan et en fin de compte le mépris des humains). Le bouche à bouche se mue en émeute. Le je-tu est « sans fin ni commencement ».

Alors je reviens à ce que tu appelles une pensée déceptive de l'amour, de la relation, du langage, et oui ! on continue à entretenir ce marronnier des poètes et autres filousophes au fil des tournants (linguistique, éthique...) de la vie intellectuelle. Que de moyens pour que le vivant de la vie se voit emmuré, interdit depuis l'enfance jusqu'aux vieux jours : inutile d'en faire la litanie ! Luca travaille minutieusement à saper ces entreprises juteuses en argent-pouvoir de mort des vivants de la vie : la révolution, c'est maintenant un faire l'amour du langage (de la moindre parole) généralisé, non comme une parole amoureuse (ce serait s'arrêter à un message de type christique), mais comme une voix inflammable !

Cher Philippe, on continue avec Luca – à tenir ensemble « je t'écris / tu me penses » et « s'asseoir sans chaise »...

août 2018